

## LE SOIR

# Théâtre et cinéma: ne pas s'appropriier mais enfin écouter les autochtones amérindiens

Avec une pièce, « Appellation sauvage contrôlée », au Rideau, et un film, « We are not legends », à Flagey, Hélène Collin partage un chemin, celui accompli aux côtés des Atikamekws au Canada. En pleine crispation sur l'appropriation culturelle, elle se fait plutôt relais, terre de rencontre.



Hélène Collin raconte ses rencontres dans les territoires amérindiens et retrace le sort terrifiant de ce peuple déraciné. - Alice Piemme/AML

**A** la première d' *Appellation sauvage contrôlée* , au Rideau, un geste, un seul, suffit à faire taire toutes les mauvaises langues qui voudraient taxer Hélène Collin d'appropriation culturelle au vu de sa pièce dédiée à sa rencontre avec les autochtones de la réserve de Wemotaci au Canada. Visiblement bouleversé à l'issue de la représentation, Jacques Newashish, artiste issu de la nation Atikamekw et dramaturge du spectacle, est monté sur scène pour déposer une couverture traditionnelle sur les épaules de la comédienne, comme une bénédiction de la part des siens, restés là-bas, de l'autre côté du monde.



Hélène Collin, sur la scène du Rideau de Bruxelles, en compagnie du dramaturge Jacques Newashish. - Alice Piemme / AML.

Après avoir dit quelques mots dans sa langue, Jacques Newashish a remercié chaleureusement celle qui, pendant une heure trente, raconte ses rencontres, depuis dix ans, dans les territoires amérindiens, mais retrace aussi le sort terrifiant réservé à ces peuples déracinés : les enfants arrachés à leurs parents pour être placés dans des pensionnats où ils furent déshumanisés, maltraités, abusés ; les spoliations de terres ; les assassinats ; le racisme endémique. « Merci d'avoir écouté, lui dit simplement l'artiste atikamekw. On a besoin de paroles qui racontent ce qu'on vit. Tu as appris comment nous sommes, comment on a été traité, comment on a encore le goût de vivre. Merci », répète-t-il avant d'enlacer celle qui, seule en scène, a réactivé pour nous des souvenirs, des expériences, des voix, des sons, des images qui nous déplacent au plus près de ces histoires tantôt invisibilisées, tantôt instrumentalisées.

Dans un décor de forêt brûlée – métaphore de territoires confisqués, déboisés, dénaturés – Hélène Collin nous immerge dans un autre monde, un autre rapport au temps, à la mort, à la terre. Sur la scène, un seul bouleau perce sur cette terre dévastée, et des plaques de neige fondent à vue d'œil, reflet d'une nature aussi fragile que les autochtones qui lui sont (comme nous) intimement connectés. Certes, les hommes, femmes, enfants, qu'elle a côtoyés ne se retrouvent pas physiquement sur scène mais, outre leur présence dans les vidéos qui traversent toute la pièce, la comédienne accomplit un étonnant travail de rétrocession de leur parole. Casque sur les oreilles, elle restitue, au mot, à l'intonation, à la virgule près, les témoignages qu'elle a enregistrés.

## Quelle légitimité ?

Bien sûr, l'autrice et comédienne s'est interrogée sur sa légitimité de porter cette parole. « L'Occident a ce côté ogre qui dévore les autres cultures, se les approprie, les engrange mais il n'est toujours question que de lui. Certaines productions artistiques instrumentalisent l'autre, au service du Québec, de son identité. Ces réflexions ont voyagé en moi jusqu'à me bloquer. Je me suis demandé si j'avais le droit de faire ça. » Partie, au départ dans le cadre d'un projet de théâtre pour enfants, Hélène Collin a simplement été happée par cette histoire. Elle restera plus d'un an sur la réserve de la nation Atikamekw, travaillera avec les jeunes d'une école secondaire, tournera un film documentaire (*We are not legends*, projeté ce mardi à Flagey). « Dans le film, je me concentre sur trois ados en particulier mais que faire de tout ce que m'avaient dit Yvette, Marcel, Patrice ? », analyse l'artiste belge aujourd'hui. « Quand on te charge de tant de choses, comment tu fais ? Cette histoire de longue durée me poussait dans le dos. » L'idée du spectacle n'est pas de s'approprier une culture mais de s'en faire le relais. Se demander comment on évolue en tant qu'humain, dans une histoire commune ? Que regarde-t-on ensemble aujourd'hui ?



Comment vivre sa jeunesse aujourd'hui dans une réserve indienne au Québec ?, s'interroge le film «We are not legends». - Hélène Collin.

A l'inverse de *Kanata*, projet polémique de Robert Lepage et Ariane Mnouchkine en 2018, qui s'est fait en totale déconnexion avec les autochtones qu'il entendait évoquer, ce qui provoqua l'indignation de nombreux collectifs, Hélène Collin est restée en contact permanent avec ceux dont elle reproduit la parole. « J'en ai parlé aux Atikamekws. Je leur ai tout expliqué. Je faisais tout valider par ceux qui vivent dans la communauté. Si quelque chose n'est pas juste, je réadapte. » Pourquoi, dès lors, ne pas partager la scène avec des autochtones ? « C'est une question de production », explique la jeune femme. « Je n'ai pas eu d'aide au projet pour ce spectacle. Mais, grâce au soutien du Rideau, Jacques Newashish a pu venir une semaine et demie pour me donner son regard final sur la pièce. Financer plus d'allers-retours avec le Canada aurait été trop coûteux. Si nous le jouons au Canada par contre, rien ne me ferait plus plaisir que de jouer avec lui et d'autres artistes autochtones sur scène. »

## **Nommer et déconstruire**

Une perspective alléchante mais qui nécessiterait quelques ajustements : « Au Canada, ça ne vient pas chercher les gens au même endroit. Il faudrait retravailler la pièce par rapport à ce que je comprends de leur perception des autochtones. D'abord, ils se diraient que les Européens n'ont rien à dire là-dessus. Et puis, dans l'inconscient collectif, les Canadiens n'ont pas été les colonisateurs mais au contraire, ils partageaient un ennemi commun avec les autochtones : les Britanniques. Il y a parfois une instrumentalisation de la culture autochtone dans l'identité québécoise. Et je ne voudrais pas participer à cela ! » Pour l'instant, en Belgique donc, Hélène Collin tisse un spectacle documentaire qui va chercher à la fois les histoires intimes de chacun, mais aussi les tenants politiques de la Grande Histoire. Dans un spectacle aussi foutraque que poignant, elle nomme et déconstruit sans relâche. La ségrégation mise en place dès l'institution du Canada par la Loi sur les Indiens (ancienne loi sur les sauvages). Les réserves qui appartiennent encore officiellement à la couronne britannique. Les abus sexuels dans les pensionnats de la honte. Les charniers où l'on a découvert des milliers de corps d'enfants. Elle invoque encore les clichés, bien pratiques, à commencer par la robe en daim à frange, et toutes ces blessures répétées qui ont empêché la rencontre, mais elle pave aussi, sur fond de lutte écologiste ou matriarcale commune, les prémices d'un début de réconciliation.